Zeitschrift: Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande
Herausgeber: Glossaire des patois de la Suisse romande
Band: 7 (1908)
Heft: 1-2

Artikel: Mélanges bagnards [1ère partie]
Autor: Gabbud, M. / Gauchat, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-239522

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MÉLANGES BAGNARDS[1]

I. Le genre des noms.

A. Rapports entre la terminaison et le genre.

La terminaison d'un substantif trahit plus souvent son genre en patois bagnard qu'en français. Certains sons finaux appartiennent en propre à un seul genre. A l'*e* muet peu caractéristique du français correspondent *-o* atone, si le mot est masculin, et *-a* atone s'il est féminin. Voici quelques exemples choisis au hasard : *ọ̀mo*[2] (l'homme), *ə pạyo* (« le poêle », la chambre d'habitation), *e tsạ̃nyo* (le chêne), *òzèrạ̃blo* (l'érable), *ə sọ̀kro* (le sucre), *ə bọrgo* (le rouet), *ọ̀rdzo* (l'orge, toujours masculin) ; *Pyạro* (Pierre). Mots en *-a* : *ə bọ̀ta* (soulier, botte), *ə fạrəna* (la farine), *ə fouïn.na* (la fouine), *ə mẹ̀tra* (la maîtresse, celle qui commande), *ə mètrèsa* (mot d'emprunt = amante), *ə rạ̃ᵘva* (la roue), *ə tséna* (la chaîne), etc.

Tous les substantifs terminés par *-o* sont du genre masculin. Nous ne connaissons point d'exception à cette règle dans tout le vocabulaire bagnard[3]. Ceux terminés en *-a* sont ordinairement féminins, sauf une seule exception à nous connue[4]. Le mot *bọ̀rsa* (bourse, testicules) s'emploie au masculin, sans changer de désinence, dans le sens de « simple d'esprit » ou comme terme d'injure. et papa ?? (page 4)

a bref et tonique, non précédé d'une mouillure, ne termine

---

[1] La prononciation indiquée est celle de Lourtier (Valais).

[2] La chute phonétique de l'*l* fait disparaître l'article défini devant les mots commençant par une voyelle.

[3] Voir toutefois ce qui est dit de *sòno* à la fin de l'article.

[4] Les adjectifs présentent les mêmes désinences : masc. *-o*, fém. *-a*. Il faut mettre à part les substantifs ou adjectifs féminins en *-ə*, dont il sera question plus loin.

guère que des noms masculins. Il faut excepter *brəsạ* ou *abrəsạ* (havresac), qui est du féminin malgré son *a* tonique, et bien que ce soit un composé de *sac*. Cela s'explique par la « déglutination » de l'*a* initial qui, soudé à l'*l*, a produit anciennement l'article féminin *la* et le changement de genre.

Les mots *papa* et *mama*, dans leur sens habituel, s'accentuent sur le premier *a*. Ils sont ordinairement employés au vocatif. On dira ainsi: *kə fi to, mạma?* (que fais-tu, maman?), et également: *Y an.mo pạpa è mạma* (j'aime papa et maman). Avec cette accentuation, les deux mots ont leur genre naturel. On les rencontre cependant aussi comme mots d'emprunt, accentués sur la finale, et dans ce cas, ils sont tous deux du masculin: *on bon papạ du vyè" tin* (un bon papa du vieux temps), *nò fôdray an komọna dè bon papạ d a bạ̄rba blantsə* (il nous faudrait à la commune, c'est-à-dire pour diriger la commune, de bons papas à barbe blanche); *on dzoụənо mamạ* (une jeune mère, épouse).

Les mots en *-yạ* (*a* bref) proviennent de formes latines en -ata, placé après une mouillure, et sont par conséquent du féminin[1]. Ils expriment ordinairement une idée de contenu, et sont en partie tirés de verbes dont l'infinitif est en *-yè*. Tels sont: *panéryạ* (contenu d'un panier), *tsè"dəryạ* (contenu d'une chaudière), *pòyạ* (montée), *ròlyạ* (averse, du verbe *ròlyè*, pleuvoir fortement).

ā long termine généralement des noms masculins. Mais on rencontre souvent, dans le langage des plus vieux patoisants, un certain nombre de substantifs féminins avec cette terminaison, comme *fā* (fève), *rā* (rave), *pā* (pelle), *tsapā* (chapelle), *sā* (salle), *fèsā*, (latin fiscella, moule à sérac), *gā* (ailleurs *gặla* (enflure, glande). La voyelle *ā*, dans tous ces mots, est le résultat d'une contraction de deux *a*, après la chute des consonnes intervocaliques *v* ou *l*, que le patois moderne tend à rétablir. Ainsi l'on dit aujourd'hui plutôt *rāva*, *sāla*, sous

[1] Voir *-ata* sans mouillure plus bas, sous *ó*.

l'influence d'autres dialectes et de la langue littéraire. Cependant les mots plus rares *fèsą̄*, *gā*, n'ayant pas de correspondance directe en français, se sont conservés tels quels. Le nom de plante *nèyā* (litt. nigella, proprement *noirâtre*, la nielle) a passé au masculin. Quant à *myā*, moëlle, il est des deux genres. Serait-ce l'analogie des infinitifs substantifiés en *ā* qui en serait cause? Le mot *pi̧ya*, fém., poêle à frire (lat. patella), est développé irrégulièrement. A noter que *cervelle* ne s'emploie qu'au pluriel: *i sarvāè*, fém., et que les adjectifs *beau*, *nouveau* ne connaissent pas de féminin en *ā;* on dit *bèla*, *novèla*.

La terminaison par *-è* tonique est réservée exclusivement aux substantifs masculins : *kayę̀* (cahier), *bonyę̀* (beignet), etc.

Sur une liste d'environ cinquante substantifs en *-é*, nous n'avons trouvé qu'un seul nom féminin vraiment patois. C'est *pé* (peau, lat. pellis, fém.). Les autres dérivent de mots en -ellum qui sont restés masculins. D'autres mots tels que *valé* (vallée), *épé*, *kalité*, etc., féminins, ont été empruntés au français à une date relativement récente.

La terminaison *ə* (atone) n'indique point le genre, mais elle est rare au masculin. Nous possédons comme mots patois : *métrə* (maître), *frārə*[1] (frère), *ārə* (voleur); puis *pirə* (père, emprunté anciennement au français), sans compter une foule de mots d'emprunt, comme *titrə*, etc. A part ceux-là, *-ə* est une désinence féminine qui a sa raison d'être dans tous les substantifs qui contenaient une mouillure devant l'*a* final latin : *grandzə* (grange), *tsaRouyə* (charrue, latin carruca), *pŭlə* (paille), *motsə* (mouche), etc.

Trois noms masculins sont terminés par un *ə* tonique ; *bouą̄* (bassin, auge), *frouą̄* (fromage, proprement = fruit), *pənəvouą̄* (papillon).

Les terminaisons *ou*, *œ̀*[u], *ò* s'appliquent exclusivement, nous semble-t-il, à des noms masculins. Ainsi : *tsou* (chou), *bou* (bois), *varkou* (perchette disposée horizontalement au-dessus de la

[1] On entend aussi dire *frą̄rè*.

crèche des moutons et des chèvres pour les empêcher de se jeter dans celle-ci, tout en leur laissant l'espace nécessaire pour introduire la tête); *bœ̀ᵘ* (étable), *nyœ̀ᵘ* (nœud), *méryœ̀ᵘ* (miroir), *asyœ̀ᵘ* (étage supérieur des granges et « racards »); *pò* (pot et aussi lèvre), *sòkò* (secours), *tsasò* (eau salie, liquide mélangé d'impuretés), *pakò* (boue). Dans tous ces mots, le genre est ou peut être supposé étymologique.

Les autres terminaisons se rencontrent parmi les substantifs des deux genres. Cependant, les noms féminins sont partout très inférieurs en nombre à leurs congénères masculins. Ce n'est que dans les listes de mots en *-ó*, *-i*, *-ou*, *-œ́* que les féminins se présentent en groupes un peu compacts, mais composés très fréquemment d'éléments étrangers au patois et dont l'adoption doit être toute récente. En *-ó*, nous mentionnons *byœ̀ᵘtó* (beauté), *vānètó* (vanité), *mósānètó* (état d'une personne malsaine); *bidònò* (contenu d'un « bidon »), *inχló* (contenu d'un carré de toile), etc. En *i*, nous avons les nombreux mots en *-i*, *-èri*, correspondant aux désinences françaises *-ie*, *-erie*[1]: *martsyandi* (marchandise), *kayonèri* (saleté, cochonnerie), *mòtyèri* (moquerie); en *-on*: *rayzon* (raison), *prayzon* (prison), etc.; en *œ́*: *flœ́* (emprunté au français, ainsi que de nombreux abstraits en *-eur*).

B. Mots bagnards n'ayant pas le même genre qu'en français.

Il va sans dire que nous n'admettons pas dans la liste suivante des noms patois qui n'ont qu'un rapport de signification avec des noms français de genre différent. Que le *hanneton* s'appelle en patois *vạ̄ra*, fém., que *darbon*[2], mot masculin, soit le nom patois de la *taupe*, que nous appelions *ona vardzạsə* l'écureuil du dictionnaire français, cela n'a rien à voir ici. Ces mots n'ont entre eux aucun lien étymologique. Il sera question,

[1] Isolément: *pi* (poix), fém., et *ri* (racine), fém.

[2] On a bien voulu tirer *darbòn*, *dèrbon*, etc., de *talponem, mais c'est une étymologie douteuse.

dans ce qui suit, de vocables patois et français ayant la même origine, et à peu près le même sens.

Voici d'abord des mots appartenant au vieux fond patois qui ont conservé le genre féminin qu'ils avaient en latin : *pouizon* (poison), *sochon* (soupçon), *mèsondzə* (mensonge), *dəmindzə* (die dominica, dies considéré comme fém.), *kọ̀bla* (couple), *karạyma* (carême), *krạyma* (chrème, confirmation), *onla* (ongle), *myèrla* (femelle de diverses espèces d'oiseaux ; l'espèce *merle* est appelée *mẹ̀rlo*, masc.), *lārzə* ou *ārzə* (mélèze, vis-à-vis de l'it. *il larice*)[1]. Comparez *èpạna* (empan, de l'all. *spanne*, fém.), et *fritə*, plus rarement *frita* (faîte, all. *firste*, comp. le vieux français *freste*, fém.).

Sont masculins pour la même raison (étymologique) : *rọ̀dzo* (horloge), *oụlo* (huile), *dẹ̀to* (lat. debitum, le mot français remonte au pluriel), *ịntso* (encre), *fri* (fraise, représente directement le latin fragum), *afịro* (affaire, inf. substantifié), *ọ̀rdzo* (orge).

La base étymologique explique encore les cas de : *frouṭtə*, f. (fruit dans le sens collectif, latin vulgaire *fructa, pluriel neutre, comp. l'italien), *sạbla*, f. (du pluriel neutre sabula), *ron.ma* (rhume, mot grec neutre en *-a*). Le mot latin avait une autre désinence que pour le français dans : *épya*, f. (épi, latin spica, à côté de spicum = fr. épi, m.), *āzyẹ̀rda*, f. (lézard, lat. lacerta et lacertus), *insu*, m. (lessive, de lixivu, non lixiva), *pā*, m. (paire, de pare, non paria), *fromya*, f. (lat. formica), *narè*, m. (narine, autre suffixe), et probablement aussi dans *inrụlo*, m. (rouille, litt. *enrouille*, donc probablement subst. verbal), *sèya*[2], f. (seigle, comp. l'it. *segola*), *vèrna*, f. (verne, aulne), *môta*, f. (spécialement cidre-moût), *pèpyạ*, f. (pépin). Le marbre se dit *mạ̄bro*, mais pour les billes avec lesquelles les enfants s'amusent,

---

[1] Lavallaz, *Essai sur le patois d'Hérémence*, cite aussi *leira*, fém., = lierre. Au val de Bagnes, la plante s'appelle *folə dè layvra*, par confusion avec *lièvre*.

[2] N'est employé que dans les expressions : *pan dè sèya* ou *farəna dè sèya*, mais on ne peut avoir de doute sur le genre.

on dit *mạ̄bra*, fém., ce qui peut remonter à un pluriel neutre.

D'un verbe, on peut tirer des substantifs masculins ou féminins. Le mot patois a reçu un genre différent de celui du mot français dans les cas suivants : *kọnta*, f. (conte), *vouạ̄rda*, f. (garde, féminin dans tous ses emplois), *rẹ̄sta*, f. (reste, à Sarreyer, val de Bagnes, on dit *rẹ̄sto* et le mot est masculin), *dọ̀ta*, f. (doute), *inpạyza*, f. (empois), *grịfyo*, m. (griffe, subst. verb.?), *tạ̄tso* (tâche, par ex. dans *trālyè a tātso*, travailler aux pièces).

Voici quelques cas plus curieux : *lạyvra*, f. (lièvre), *sarpin*, f. (serpent), *may*, f. (miel), *só*, f. (sel), *ri*[1], f. (riz)[2]. Cette anomalie se retrouve sur un très grand territoire ; rappelons les subst. espagnols *la liebre*, *la sierpe* ou *serpiente*, *la miel*, *la sal*. La liste serait beaucoup plus longue, si nous comparions le genre des mots bagnards à celui des mots latins. Les vocables devenus féminins en français (comme en patois) : *mer*, *dent*, *fin*, *fleur*, mots en *-eur*, etc., devraient également y figurer. Le phénomène s'explique par l'ancienne morphologie romane. Les mots de la 3e déclinaison offrant le schéma :

SING.		PLUR.	
nom.	ars, f.	nom.	artes
acc.	artem	acc.	artes

comme pons, pontem, pontes, pontes, etc., pouvaient facilement être pris pour des féminins à l'époque où l'article défini n'était pas encore de rigueur. Il est plus rare que des féminins passent au masculin (*le val*, vieux fr. aussi *la val*, comp. notre *Lavaux*). On rencontre même le nom *la Mont maudite* (dans le massif du Mont Blanc).

Nous avons cité plus haut * *la brəsạ* (havresac), pris pour un féminin ensuite de la soudure de l'*a* initial à l'*l* de l'article.

En empruntant des mots français, il est souvent arrivé qu'on a donné au mot un genre nouveau. C'est le cas de *andzə*, f.

---

[1] Attiré par *ri* = radicem ?

[2] L'expression *sarvạyrə*, f., pour loup-cervier s'explique probablement par l'existence antérieure du mot *lynx*, féminin.

(ange)[1], *santïn.ma*, f. (centime), *sigạ̄ra*, f. (cigare), *tsạfra*, f. (chiffre et très souvent problème), *éstọma*, f. (poitrine, ensuite de l'accentuation de l'*o*, ce qui donne au mot un aspect féminin); les vocables nommés paraissent être de souche ancienne; en voici de plus récents: *ròmatrisə* ou *ròmatisə*, f.[2] (rhumatisme), *insandịy*, f. (incendie), *pètrọ̀l*, f. (pétrole); *mostạtso*, m. (moustache), *idé*, m. (idée), *danré*, m. (denrée), *rèkru*, m. (recrue, genre naturel), *imœ́*, m. (humeur), *poutrə*, m. (poutre, les jeunes le font féminin). Les raisons du changement sont diverses; tantôt le genre est déterminé par la terminaison (*andzə*, *idé*, *imœ́*, etc.), tantôt le vieux mot patois donne son genre au nouvel arrivant (**tró*, m. = lat. trabs, influence *poutre*); *mòstạtso* est plutôt emprunté à l'italien qu'au français, etc. Que penser de *tsəmənó*, m. (litt. cheminée = le foyer et ses alentours)? Et surtout de *platafọ̀rma*, m.? Deux mots féminins à terminaison bien caractéristique qui composent un masculin, c'est une vraie excentricité linguistique.

Il y a enfin un certain nombre de mots à deux genres. Nous allons les passer en revue. L'expression *natọra* (« nature » dans le sens de vulve), est féminin, son doublet français-patois *natụrə* est du masculin. On dira *è pā d'on krouè̄ natụrə* = il n'est pas d'un mauvais caractère. Ce cas rentre donc plutôt dans le paragraphe précédent. *Dyẹ̀tsə* (baquet à lait avec une douve prolongée servant d'anse) est féminin pour la plupart des patoisants de Lourtier, tandis qu'une minorité prononce ce mot *dyẹ̀tso* et le fait masculin. Il dérive de l'allemand suisse *gèbsə*, féminin. Pour *guide* nous trouvons plutôt *dyido*, m., dans le sens de guide de montagnes, et *dyịda*, f., dans celui de « animal domestique qui conduit le troupeau », parce qu'ordinairement ce guide est une femelle; *dyịda*, f. également pour *rênes*. Le mot français *mode*, qui est des deux genres, a été reproduit en patois par *mọndo*[3], m., avec l'acception de *modération*, et par

[1] Quelques jeunes, influencés par l'école, font ce mot masculin.
[2] S'emploie quelquefois avec l'article masculin.
[3] Nasalisation par l'*m* précédent.

mọnda, f., avec celle de *mode*, f., manière de vivre. On dira donc : *t'ā pā dè mondo*, tu ne sais pas te confiner dans de justes mesures, et *ə mọnda dè ọra*, la mode d'aujourd'hui. Le traitement de *dzin*, gent, est presque identique à celui que prescrivent les grammaires françaises : *i pouṛè dzin*, f., *i dzin rayzonāblo*, m. Les cas cités (sauf *dyètsə*) s'expliquent probablement par les rapports qui existent entre le patois et la langue littéraire. Les suivants ont leur origine dans le patois même et en sont d'autant plus caractéristiques.

Au mot *envie* correspondent les formes bagnardes : *invay*, m. (envie de faire quelque chose), *invạde*, f. (tache naturelle)[1]. Ces formes soulèvent un problème phonétique, dont la solution expliquerait peut-être aussi l'anomalie du genre. En tout cas, dans le premier sens, *envie* s'emploie la plupart du temps sans article et sans qualificatif, toujours au singulier, ce qui peut offusquer le genre ; dans le second, le pluriel est fréquent.

Dans cinq autres vocables, le patois indique au moyen du genre des nuances de sens assez subtiles. Nous assistons là à un procédé de différenciation inconnu en français, à notre connaissance, mais qui se retrouve dans d'autres patois romands. Ce sont les mots *mó* (mal), *nïn* (nuit), *fray* (froid), *tsó* (chaud) et *sọ̀no* (sommeil). *Mó* est masculin avec la valeur de *mal*, *maladie*, et féminin dans le sens de *douleur*. *On mó dè tita* (un mal de tête), *ona mó dè mətsanχle* (une douleur du diable, litt. *méchance). *Nïn* masculin a le sens de *soir* (influencé dans son genre par jour, matin), comme féminin il a la signification ordinaire de *nuit*. *Fray* et *tsó* sont du masculin quand ils désignent l'état de la température, et du féminin, si l'on veut exprimer l'incommodité, la souffrance causée par des excès de chaud et de froid. *On gró fray* = une température rigoureuse, *sofri d a tsó è d a fray*, souffrir de la chaleur et de la froidure. *Sòno*, m., c'est l'action de dormir : *y é fi on sòno* = j'ai fait un somme ; au féminin, c'est l'envie de dormir : *mè vïn ona sòno*

[1] Sans compter *inviyə*, f. pris au français = jalousie.

dè mətsanχle = j'ai un besoin pressant de dormir. Il est évident que ce sont les mots *faim* et *soif* qui ont causé la formation des variantes féminines de *froid*, *chaud* et *sommeil*[1].

Les conditions que nous venons de décrire sont celles d'un patois conscient et vivace. Dans le langage de jeunes adolescents peu doués, de vieillards à facultés intellectuelles affaiblies, il est aisé de reconnaître un certain degré d'inconstance et d'hésitation au sujet des genres. C'est un symptôme de déchéance. Si nous ne nous trompons, il y aurait chez ces individus une tendance à masculiniser le vocabulaire patois. Cela s'observerait-il ailleurs que chez nous ?

M. GABBUD et L. GAUCHAT.

---

[1] *La chọ̀no* se retrouve dans la Gruyère, *la* chaud, *la* froid en Savoie et à Genève, cf. *Bulletin*, III, 35.